

inconnues aux *Oiseaux de neige* et des régions où ne s'épauouissent point les *Fleurs Boréales* ?

Ces vers rappellent ce que le grand romancier français, Paul Féval, écrivait en 1880, en parlant de Fréchette qu'il accusait de singer Victor Hugo :

— Il y a autant de différence entre l'auteur des *Fleurs Boréales* et l'auteur des *Contemplations* qu'il y en a entre l'incendie d'une boîte d'allumettes et celui des Tuilleries.

* * *

A mes sonnets se termine ainsi :

La tempête a toujours son lendemain *vermeil*,
La pelouse a des tons *plus verds* après l'averse,
Et l'azur vif où nul nuage ne se bercer
Ne sait pas refléter les rayons du soleil.

Voyez avec quelle servilité M. Fréchette imite, dans ces vers, ceux de Victor Hugo dans les *Feuilles d'Automne* :

L'été, quand il a plu, le champ est *plus vermeil*,
Et le ciel fait briller *plus frais* au beau soleil,
Son azur lavé par la pluie.

La même idée, les mêmes mots, les mêmes rimes.

La poésie canadienne serait-elle condamnée, par hasard, à vivre d'emprunts furtifs et d'escamotage plus ou moins habile ?

* * *

Passons au *Rapide*, deuxième quatrain.

Comme un cheval *fougueux* dont on *saigne* les flancs,
Il se cabre d'abord; puis court, bondit, écume
Et va dans le lointain *cacher* son flot qui fume
Sous le rocher *sonore* où les grands bois *ronflants*.

Du *ronflant*, en voilà, ou jamais. Mais y a-t-il autre chose que du *ronflant* ? Il nous faudrait *les yeux de lynx* de l'auteur pour nous en rendre compte.

D'abord, on ne saigne pas les flancs d'un cheval, les cavaliers ne sont ni des bouchers ni des vétérinaires, ils se contentent de piquer de leurs éperons les flancs du cheval, voilà tout.

Ensuite il y a cheval et cheval, comme il y a poète et poète.

Depuis qu'elle époque pique-t-on les flancs d'un cheval *fougueux* ? S'il est un animal qui n'a pas besoin d'être piqué, c'est bien celui-là. Evidemment, M. Fréchette n'a jamais enfourché Bucéphale, accoutumé qu'il est à ne monter que Rossinante.